

Les accompagnateurs de saint Nicolas en Wallonie

(Traduction française du texte de Françoise Lempereur paru dans l'ouvrage *Pietpraat. Over Zwarte Piet in België*)

Sources de l'étude

La bibliographie relative au(x) compagnon(s) de saint Nicolas en Wallonie est très pauvre. Avant la fin du 20e siècle, la présence du Père Fouettard, de *Hanscroufe*, de *Hansmuffe*, de Nicodème, etc., est en effet rarement consignée par écrit. La dizaine de folkloristes, de dialectologues ou de journalistes qui se risquent à rapporter la tradition ne livrent guère d'éléments propres à décrire avec précision et à comprendre ces personnages, mieux connus par les enfants que par les intellectuels de l'époque.

En 1978, un premier travail scientifique d'envergure en français s'attache à décrypter l'univers de saint Nicolas, dans l'est et le nord de la France surtout, mais avec des incursions dans les territoires voisins : la thèse de Colette Méchin (CNRS, Université de Strasbourg), publiée sous le titre *Saint Nicolas. Fêtes et traditions populaires d'hier et d'aujourd'hui* (Paris, Berger-Levrault, coll. « Espace des hommes »).

Il faut attendre 1999 pour qu'un anthropologue bruxellois, Renaud Zeebroek, retrace l'histoire du calendrier festif et liturgique en Belgique et dans les pays voisins, à travers une thèse de doctorat présentée à l'Université libre de Bruxelles¹. Pour lui, c'est le calendrier liturgique chrétien qui, du Moyen Âge aux Temps modernes, a réellement rythmé la vie des populations de nos régions et modelé nos actuelles pratiques festives. Mais, comme la laïcisation et l'industrialisation de nos sociétés ont fait disparaître ces références à un temps sacré, se pose aujourd'hui le problème du sens de certaines 'coutumes populaires', comme la Saint-Nicolas, dont il étudie l'évolution sur près d'un millénaire.

Pour ancrer ces coutumes dans le territoire wallon et les actualiser, nous avons aussi entrepris des enquêtes orales auprès d'une vingtaine de témoins contemporains, âgés de 22 à 85 ans, et le dépouillement des journaux *Le Soir* et *L'Avenir* des années 2013 à 2017.

Le travail a porté sur la Wallonie, sans en limiter les contours au sens linguistique du terme puisque nous rapportons des pratiques qui se déroulent – ou se déroulaient – dans des régions parlant des dialectes wallon, picard (Tournai), francique ripuaire (Eupen) et francique mosellan (Arlon).

¹ Publiée en 2002 par le Ministère de la Communauté française de Belgique dans sa collection *Tradition wallonne*, sous le titre *Fêtes d'hiver et calendrier liturgique dans les Pays-Bas méridionaux*.

Les accompagnateurs du saint

Le premier texte explicite sur l'entourage de saint Nicolas est, selon Renaud Zeebroek, celui de Rudolf Wirth, autrement nommé Rodolphus Hospinianus, théologien suisse de la Réforme, né en 1547 à Fehraltorf et mort à Zürich en 1626. Dans son ouvrage en latin, publié en 1592-93, et dont nous avons pu consulter la 3e édition intitulée *Tractatus de Festis Christianorum* (Genève, 1674), il écrit, p. 162, qu'en de nombreux endroits, les parents donnent en cachette de petits cadeaux à leurs enfants, la veille du 6 décembre, et que

Illis opinantibus, S. Nicolaum cum suis famulis hinc inde per oppida ac vicos discurrere per clausas fenestras ingredi et dona ipsis distribuere

(Selon ces enfants, saint Nicolas et ses serviteurs parcourent villes et villages pour leur distribuer ces cadeaux, en passant à travers les fenêtres fermées).

Même si le terme *famulus* n'est pas précis car il désigne aussi bien un esclave qu'un simple serviteur, il est clair ici que, dès la fin du 16e siècle au moins, saint Nicolas n'est pas seul pour effectuer sa tournée.

Au cours des siècles qui suivent, dans le centre et l'ouest de l'Europe surtout, la littérature et l'iconographie évoquent des personnages masqués qui entourent la personnification du saint, vêtu en évêque, et sillonnent villages et hameaux, le soir du 5 décembre ou la journée du 6. Tous peuvent être qualifiés d'accompagnateurs de saint Nicolas' mais leurs accoutrements, leurs noms et surtout leurs fonctions diffèrent parfois considérablement. Nous distinguerons trois types de personnages : ceux qui, comme dans le texte de Wirth, aident le saint à distribuer jouets ou friandises ; ceux qui, d'apparence bestiale ou démoniaque, effraient les enfants ou harcèlent les femmes et ceux qui collectent des victuailles pour faire bombance après leur tournée.

- **Les quêteurs**

Il semble que ce soit cette dernière fonction qui soit la plus ancienne. Renaud Zeebroek rappelle en effet que, dès la fin du 13e siècle, les clercs, c'est-à-dire les jeunes gens qui étudient dans les centres scholastiques de l'Empire germanique, d'Angleterre, de France et de la Principauté de Liège, célèbrent leur saint patron Nicolas par des réjouissances qui se clôturent par un grand 'réveillon', largement arrosé de vin. Pour présider la fête, ils désignent parmi eux un 'évêque de saint Nicolas' et pour financer repas et boissons, ils se livrent à des tournées de quête, bruyantes et burlesques, au cours des semaines qui précèdent le 6 décembre.

Aux 15^e et 16^e siècles, des règlements s’efforcent en vain de limiter ces agissements qui choquent par leur exubérance et leur coût élevé. La Réforme luthérienne et la Contre-Réforme tentent même de les abolir. A partir de 1550 surtout, elles réussissent parfois à en atténuer l’aspect excessif en les transformant en réunions d’enfants ou d’adolescents qui dégustent des crêpes, confectionnées à partir de la farine, des œufs et du lait collectés au cours de la journée. Il reste qu’à Liège, le curé de l’église Saint-Nicolas d’Outremeuse écrit au Prince-Evêque le 1^{er} décembre 1736 en le suppliant de l’aider à mettre fin aux désordres que constituent les bandes d’enfants qui, par leurs ‘cris et irrévérences, interrompent le prédicateur et l’office divin’ en envahissant chaque année son église, le jour de la Saint-Nicolas. Il lui demande tout simplement de leur interdire l’entrée du lieu saint².

Sans affirmer qu’il existe une filiation directe entre les pratiques du Moyen Âge et des Temps modernes et celles observées trois à quatre cents ans plus tard en province de Namur, nous relevons néanmoins des similitudes troublantes : une messe ; l’élection d’un des membres du groupe pour représenter saint Nicolas ; une quête de farine, œufs et lait destinés à être consommés le 6 décembre et – au 19^e siècle au moins – l’organisation d’une soirée, où les jeunes se retrouvent entre eux pour danser et s’amuser.

Curieusement, en Wallonie, seul le sud de la province de Namur semble connaître cette tradition. Dans son *Calendrier belge* (t. II, 1868, p. 306), le Baron de Reinsberg-Duringsfeld note qu’en

quelques villages de la province de Namur, les enfants vont, le jour de Saint-Nicolas, faire une quête, comme à la Saint-Grégoire. L’un d’entre eux est habillé en évêque et monté quelquefois sur un âne, ayant de chaque côté de sa monture un panier pour y mettre tout ce qu’on donne aux quêteurs.

Nous avons retrouvé deux témoignages écrits sur le sujet. Ainsi, en 1855-59, Frédéric Constantin Debatty³ explique qu’à Beauraing, les grands enfants de son âge (dix, douze, voire quatorze ans) empruntent des vieux équipements militaires pour imiter les hommes qui escortent la procession. L’un obtient un sabre ; un autre, une ou deux épaulettes ou un shako, mais rares sont ceux qui ont l’uniforme complet de la même arme. Ils sont néanmoins mieux lotis que leurs ancêtres qui, en 1825, mettaient seulement une baïonnette au bout d’un manche de fléau à battre le grain. Un mois avant la Saint-Nicolas, lui et ses amis se réunissent et désignent celui qui sera le grand saint, habillé en évêque avec mitre et crosse, et ceux qui feront les deux petits anges, en surplis blancs et robes rouges, qui se tiendront en tête du cortège de chaque côté du saint.

² Etienne HÉLIN, « A propos de la Fête de Saint-Nicolas au quartier d’Outre-Meuse en 1736 », *La Vie wallonne*, t. XXII, p. 133-134.

³ *La Saint-Nicolas des grands*, manuscrit rédigé en 1894, reproduit et donné par son fils au Musée de la Vie wallonne en 1926.

Le 6 décembre matin, ils vont d'abord, cornet en tête, à la messe. A la fin de la messe, ils chantent tous ensemble leur prière à saint Nicolas, prière en trois parties : un hymne à la gloire du saint, un couplet relatant la légende des trois enfants tués par le boucher et ressuscités par lui, et un autre en wallon que l'on pourrait traduire par : *'Nous voudrions bien faire des galettes / Mais pour cela, nous avons besoin de beurre, d'œufs et de farine / Voilà ce qu'il faut pour faire bonne cuisine'*. Ensuite, le reste de la journée, ils vont chanter ce dernier couplet devant chaque maison du village et des hameaux avoisinants. Seuls saint Nicolas, les anges et les officiers ont le droit d'entrer dans les maisons mais ils remettent le beurre, le saindoux, les œufs, le lait et la farine reçus aux autres participants qui les suivent comme porteurs. Et le soir, ...on fait ripaille. En 1825, c'était chez la grand-mère, qui cuisait les galettes ; les jeunes donnaient deux à trois francs à un violoneux qui les faisait danser dans la grange. En 1855-59, ils mangent, dansent (sans le violon), chantent et jouent dans une grange, éclairée par trois lanternes pour lesquelles il a fallu acheter des chandelles. Debatty précise encore que 'pour la première pâte, on ne ménage pas le sucre, le beurre ni les œufs' car ces galettes sont offertes au curé et à l'instituteur. Ce qui reste est partagé et, vers 9-10 heures du soir, tous repartent avec une part sous le bras.

A Boussu-lez-Walcourt⁴, la même tradition est qualifiée d''usage qui prit naissance dans les temps les plus reculés et qui eut lieu régulièrement jusque vers 1838'. Ici aussi, la messe du 6 décembre réunissait les jeunes gens et les garçons fréquentant l'école communale. Elle était payée par les plus âgés, qui organisaient un bal le soir dans un cabaret. Après la messe, les garçons se rassemblaient à l'école, où ils élisaient entre eux le représentant de saint Nicolas ; ils collectaient ensuite de maison en maison en chantant un cantique en l'honneur du saint et récoltaient beurre, farine, lait et lard. Le soir, les parents du jeune saint Nicolas confectionnaient des gaufres, que les enfants, munis d'une cuillère apportée de chez eux, mangeaient, trempées dans du lait versé dans de grands plats. Une fête semblable à celle-ci était célébrée pour les filles, le 25 novembre, jour de la Sainte-Catherine.

Nous avons personnellement observé cette coutume, sans doute pour la dernière fois, à Merlemont (Philippeville) en 1976. Le 6 décembre, onze enfants du village ont quêté de porte à porte pour obtenir de la farine, du beurre, du sucre et des œufs, qu'une fois rentrés à l'école, ils ont remis à l'institutrice pour qu'elle leur confectionne des gaufres. Un des enfants était habillé en évêque et un autre, revêtu d'un grand manteau noir, avait le visage noirci et portait un bonnet à cornes. Deux enfants les suivaient en portant une manne destinée à recevoir les dons de la population.

⁴ A. ARNOULD, *Notice sur le village de Boussu-lez-Walcourt*, Bruxelles, Impr. Gustave Deprez, 1895, p. 221.



À Merlemont, 1976 ©Françoise Lempereur

- **Les personnages masqués d'aspect bestial ou démoniaque**

C'est surtout dans la vaste zone que constituent l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la Hongrie et la Slovaquie actuelles, qu'ont persisté des pratiques masquées durant la nuit du 5 au 6 décembre, une des quatre *Rauhnächte* (avec celle du solstice, celle du passage à l'an nouveau et la veille de l'Épiphanie), particulièrement hantées par les démons selon la croyance populaire germanique. Le mois de décembre était en effet autrefois une période clé dans le calendrier : la végétation qui dépérissait et le jour qui ne cessait de diminuer jusqu'à la nuit la plus longue du solstice d'hiver étaient considérés comme des signaux envoyés par les puissances malignes. Celles-ci devaient être chassées, à l'aide de claquements de fouets, de raclements de chaînes ou de tintements de cloches, mais aussi, après la christianisation des campagnes, avec l'appui de personnages sacrés, comme saint Nicolas, les anges, l'Enfant-Christ (*Christkindle*) ou les Trois Rois.

Appelés *Krampus*, *Schab*, *Klaus*, *Klaubauf*, *Teufel*, etc., les personnages effrayants qui participent aux cortèges et jeux masqués autour de saint Nicolas dans ces régions montagneuses ont été abondamment décrits, filmés et photographiés mais rarement documentés quant à leur origine et à leur histoire. Pour Renaud Zeebroek, 'ce sont vraisemblablement des représentations de démons, très présents dans l'imaginaire de la Renaissance'. Colette Méchin s'en réfère notamment aux descriptions qu'en font Metken pour l'Allemagne⁵, et Van der Linden pour le Limbourg belge⁶ pour rappeler que certains auteurs les assimilent aux Diables des mystères du Moyen Âge mais, ni elle ni la littérature

⁵ S. METKEN, *Sankt Nikolaus in Kunst und Volksbrauch*, Duisburg, C. Lange Verlag, 1966.

⁶ Renaat VAN DER LINDEN, *Ikonografie van Sint-Niklaas in Vlaanderen*, Lederberg/ Gent, Drukkerij Erasmus, 1972.

que j'ai pu consulter ne citent à leur sujet des textes qui permettraient de situer leur apparition dans le temps. Pour dégager une hypothèse quant à leur fonction exacte et à leur origine, Colette Méchin reprend, pour les analyser, leurs caractéristiques principales : ce sont des jeunes gens ou des hommes, vêtus de peaux de bouc ou de chèvre aux longs poils et masqués le plus souvent en animal cornu et grimaçant. Ils portent des fouets, des fourches ou des bâtons et sont couverts de chaînes ou de cordes. Ils s'annoncent en agitant des grelots ou des cloches, en traînant des chaînes sur le sol, en soufflant dans des cornes et ils font claquer des fouets. Pour elle, par leurs signaux sonores qui annoncent l'intrusion des morts dans le monde des vivants, ils rappellent le 'Chasseur maudit' qui mène à grand bruit les damnés et s'apparentent donc aux pratiques rituelles qui rythmaient naguère la nuit du 1er au 2 novembre⁷, comme le fait de sonner en permanence les cloches pour éloigner les mauvais esprits et inviter les vivants à prier pour les âmes des défunts qui risquaient de se manifester alors, sous forme de fantômes ou de loups-garous.

A Csepreg, dans l'ouest de la Hongrie, un texte de 1785 dénonce et interdit la mascarade de Saint-Nicolas qui contrevient à l'ordre public :

On a remarqué depuis les temps les plus anciens, que certains habitants, la veille de la fête de l'évêque saint Nicolas, revêtent, le soir ou la nuit, divers déguisements et masques pour aller de maison en maison semer l'effroi, par toutes sortes de figures épouvantables et contraires à la raison⁸.

A l'époque, cette interdiction locale a sans doute provisoirement calmé les esprits mais la tradition de la mascarade de saint Nicolas s'est maintenue dans de nombreux villages de Transdanubie, sous une forme un peu édulcorée toutefois, puisque les participants y sont plus jeunes. Les photos qui illustrent la fête de Horvdtkimle en 1969 montrent trois personnages en longs manteaux de fourrure poursuivant des jeunes filles dans la neige. Tous trois sont masqués : l'un en diable moustachu ; un autre en animal avec de grandes oreilles (?) et un troisième, qui pourrait être saint Nicolas, paré d'une barbe blanche fournie et de gros sourcils assortis, sous une coiffe conique. Sur une des photos, ils sont accompagnés d'un jeune garçon agitant une clochette et d'un autre, plus âgé, portant une chaîne et vêtu de ce qui pourrait être un simulacre d'uniforme militaire ancien. La traque des jeunes filles par une bande de garçons masqués se pratiquait autrefois en d'autres régions de Hongrie le soir du 5 décembre. Ainsi, aux environs de la rivière Ipoly, les filles étaient soumises à une 'confession', en devant répéter des textes facétieux et grivois⁹.

⁷ Françoise LEMPEREUR, « Une période particulière : le début du mois de novembre » dans *Halloween passage*, Liège, Musée de la Vie wallonne, p. 41-64.

⁸ Tekla DÖMÖTÖR (trad. Janos GYÖRY), *Coutumes populaires de Hongrie*, Budapest, éd. Corvina, 1972, p. 57.

⁹ *Ibidem*.

Une coutume presque similaire, appelée '*Sunderklaas*', '*Sunderum*' ou '*Klozum*', existe le même soir dans les villages des îles de Wadden, au nord des Pays-Bas. Les femmes, autrefois regroupées dans une habitation, y recevaient la visite d'hommes masqués qui simulaient des attaques sexuelles avant de danser et de boire avec elles. Aujourd'hui, dans les îles frisonnes, les visites ont perdu tout caractère violent et il arrive même que des jeunes filles fassent partie de la mascarade qui, généralement, se mue en soirée arrosée entre jeunes.

En Autriche, à Badgastein notamment, ce sont surtout les filles et les jeunes femmes qui sont la cible de la fièvre d'assaut des *Krampus*, sortes de diables cornus qui les attrapent, les frappent avec des baguettes mouillées et les plongent dans la neige¹⁰. Avec leurs caractères transgressifs et ludiques, les *Krampus* et les *Perchten* (autres masques traditionnels autrichiens) ont fusionné en êtres hybrides, incorporant aussi des influences allant des films d'horreur au *heavy metal*, et s'inscrivent dans la très contemporaine 'culture de l'amusement et de la fête', qu'ils pimentent du plaisir d'avoir peur, observe l'ethnologue viennoise Helga Maria Wolf¹¹. L'ampleur prise par le phénomène, avec quelque 850 groupes et 10.000 *Krampus* et *Perchten* recensés à travers le pays, a contraint les autorités à redoubler d'attention pour éviter les dérapages. Les incidents restent fréquents, l'anonymat conféré par les masques – et souvent l'alcool – est en effet propice aux bagarres, voire aux agressions sexuelles.

On pourrait multiplier les exemples de pratiques où, à différents moments de l'hiver ou lors du carnaval, des jeunes gens d'apparences bestiale ou démoniaque envahissent les maisons, se jettent sur les femmes présentes, jeunes et moins jeunes, leur noircissent le visage et les fouettent légèrement, les forcent à danser ou à sortir dans le froid de la nuit. Faut-il pour autant, comme le suggère Colette Méchin, p. 96, les relier à des rites de fécondité qui, dans la première moitié du 20e siècle encore, concernaient les jeunes gens des deux sexes en âge d'être mariés et qui, progressivement, se sont mués en une 'fête enfantine lénifiante et pateline où les symboles maniés ne font plus peur aux enfants ?'. S'il est évident que l'intervention de ce type d'accompagnateurs de saint Nicolas n'est plus – pour autant qu'elle l'ait jamais été – destinée à favoriser symboliquement la fertilité des jeunes générations, elle est toujours acceptée et souvent même souhaitée, sans pour autant être comprise.

Cela semble le cas à Mürringen, village germanophone de l'est de la Wallonie, en province de Liège. Le soir du 5 décembre, alors que saint Nicolas, accompagné de deux ou trois domestiques tout de blanc vêtus, pénètre dans chaque maison familiale où il salue et récompense petits et grands qui attendent sa visite en chantant le traditionnel *Lasst uns froh und munter sein*, des coups de fouet claquent dans la rue ; des personnages bruyants,

¹⁰ Franz CUYPERS, 'Le Kraumpuslauf à Badgastein' dans *Fêtes et traditions masquées d'Autriche*, Binche, Musée international du carnaval et du masque, 1987.

¹¹ Dépêche de l'Agence France Presse reprise par le journal *L'Avenir* le 7 décembre 2017.

habillés de pelisses ou de vêtements sombres, le visage rougi partiellement dissimulé par une cagoule noire ou caché sous un masque hideux, certains cornus, frappent à la fenêtre puis entrent en rampant et en grognant. Ils s'emparent des femmes et des jeunes filles, les alignent à l'extérieur, devant la maison, et noircissent leur visage, tandis qu'elles hurlent et se débattent. Après quelques minutes, ils repartent sur leur 'char', une remorque agricole remplie de paille, emportant parfois quelques jeunes et jolies filles.

La tradition de masques hideux envahissant les maisons et emportant les femmes ou les jeunes filles est (ou était) par ailleurs connue en provinces de Liège et de Luxembourg lors du carnaval ou comme rite de fin de kermesse. A notre connaissance, celle de Mürringen est unique à la date de la Saint-Nicolas et s'explique sans doute par la proximité de la frontière allemande, où il ne nous a malheureusement pas été possible d'enquêter.

- ***Les personnages masqués bienveillants***

La tournée des masques le soir du 5 décembre existait au 20e siècle dans le centre de l'Ardenne. Un texte la décrit en wallon¹² pour Awenne, dans la région de Saint-Hubert, en 1926. En voici la traduction :

Les petits sont prêts à aller se coucher quand, tout d'un coup, la porte s'ouvre : une troupe de saints Nicolas entre en menant un bruit à vous faire perdre la tête. Ce sont les grands garçons qui font leur tournée, la veille de la Saint-Nicolas. Ils sont tous habillés de manière cocasse, avec des robes, de larges blouses, des coiffes à volant et leur visage est tout sali. Ils jouent de l'accordéon, du tambour, crient et chantent : les enfants sont tellement effrayés qu'ils se serrent contre leur mère. Quand toute la bande a reçu des pommes et des noix, elle se sauve pour aller recommencer le même manège dans une autre maison (...)

Ici, on le voit, il n'est pas question d'harcéler les filles ou les femmes mais juste d'effrayer les enfants et de réclamer des pommes et des noix.

Deux autres témoignages ardennais plus récents font même de ces personnages masqués des auxiliaires de saint Nicolas, généreux et bienveillants :

Dans la région de Neufchâteau subsiste un usage particulier : la visite des « domestiques de saint Nicolas » (appelés aussi les *mascardes*), le soir du 5 décembre. Les jeunes gens du village, masqués grossièrement en saints Nicolas et porteurs de sonnettes rendent visite aux enfants et jettent des noisettes et des caramels¹³.

¹² Joseph CALOZET, « *Sint Nicolès d' viyadge* », dans *Le Guetteur wallon*, 1925-26, p. 229.

¹³ Léon MARQUET, *Histoire et folklore de l'Ardenne autrefois*, Stavelot, impr. Chauveheid, 1981, p. 55.

Traditionnellement, la veille du grand jour, les *mascarades* ou domestiques du bon saint entreprennent le tour des maisons, apportant caramels et biscuits aux enfants. Ces groupes de jeunes, constitués souvent par village, visitent en premier les foyers où ils savent être attendus par les « chers petits ». Ils terminent bien tard dans les autres maisons où la « goutte » leur est offerte, en essayant de garder l'incognito sous leur masque. Il est de tradition de ne pas forcer quelqu'un à se découvrir malgré lui. Les maisons où la visite des *mascarades* n'est pas souhaitée gardent leur porte close¹⁴.

Observons l'évolution révélée par ces textes : en Ardenne, en quelques décennies, les jeunes gens qui envahissaient bruyamment les maisons en effrayant les enfants et exigeaient des pommes et des noix pour quitter les lieux, sont devenus des distributeurs de friandises, respectueux de la volonté des habitants de les accueillir ou non et de leur offrir un verre d'alcool (une 'goutte' en français régional) pour les en remercier.

Récompensant aveuglément tous les enfants sans plus aucune condition, ils ont même perdu la fonction de croquemitaine que saint Nicolas leur avait conférée.

Jean-Paul Tijskens a publié une vaste étude bien documentée sur les croquemitaines en Wallonie, fruit d'une recherche universitaire présentée comme mémoire de Licence en Philologie romane à l'université de Liège, sous la direction d'Elisée Legros, en 1966. Il définit les croquemitaines comme 'les silhouettes au moyen desquelles les adultes font peur aux enfants, les obligent à obéir ou les écartent de certains dangers' (p. 257). Il constate que, de nos jours, saint Nicolas lui-même sert chez nous de croquemitaine, rôle réservé jusqu'alors à son domestique¹⁵. A moins, écrit-il, que le grand saint ne se confonde avec ce dernier, car les deux vont souvent de pair et, pour les enfants, ils pourraient se confondre en un même personnage : bon avec les enfants sages, rude et sévère avec les méchants. Il montre que cette confusion des rôles n'est pas propre à la Wallonie. Elle vaut pour les régions néerlandophones de la Belgique et aux Pays-Bas, ainsi que pour le nord de l'Allemagne, avec une différence cependant : c'est qu'ici le rôle de bon et de mauvais génie est joué à la fois par le serviteur. Cela se comprend, car le nord de l'Allemagne est généralement protestant. Le sévère *Knecht Ruprecht*, impitoyable pour les enfants désobéissants, peut se changer en un bon vieillard aux cheveux blancs ...portant parfois le costume d'évêque.

Il n'est pas besoin d'aller si loin pour trouver un serviteur qui allie à la fois les vertus de générosité et d'intransigeance morale : le *Huoseker* ou *Houséker* du Grand-Duché de Luxembourg se présentait, à la fin du 19e siècle, comme

un homme sauvage, aux cheveux ébouriffés, le visage noirci, vêtu d'une longue peau qui lui descend jusqu'aux chevilles. Des chaînes en guise de ceinture, deux grosses cordes de chanvre sur le dos, prêt à y attacher les enfants qui s'opposent à la volonté de leurs parents

¹⁴ Michel WAVREILLE, *Chroniques paysannes en Terre d'Ardenne*, t. II, Ebly, 1991, p. 239.

¹⁵ Jean-Paul TIJSKENS, « Le monde de saint Nicolas » dans *Les noms du Croquemitaine en Wallonie*, EMVW, t. X, p. 257-392 et t. XI, p. 31.

et un sac pour enfouir les désobéissants. Il distribue des verges, trempées dans du poivre, du sel ou du vinaigre qui servent de châtiment aux impertinents. Mais cet homme qui inspire la peur est au service du saint puisqu'il porte aussi un panier dans lequel ce dernier puise les récompenses qu'il distribue aux petits qui savent réciter leurs prières¹⁶.

Les verges que distribuait l'accompagnateur de saint Nicolas, étaient d'autant plus piquantes qu'elles étaient trempées dans du vinaigre et transportées, à Spa par exemple, dans une hotte contenant, au fond, des pommes dont on fait le vinaigre. Elles pourraient faire référence aux représentations populaires du drame de la Passion du Christ, où les instruments symboliques comprennent notamment les verges de la Flagellation et la pomme qui donna le vinaigre dont on abreuva Jésus¹⁷.

Dès l'instant où, dans les familles, les corrections corporelles et les punitions effectives ont disparu (grâce à Françoise Dolto, diront certains), celui que nous appellerons 'Père Fouettard' mais qui, nous le verrons plus loin porte d'autres noms, se fait discret. Les centres commerciaux et les cortèges institutionnalisés ont gardé un valet de saint Nicolas d'aspect vaguement diabolique mais il ne fait plus peur aux enfants et son rôle est essentiellement figuratif.

Nos enquêtes orales confirment cette évolution. Les témoins mettent en avant le rôle de croquemitaine du valet mais beaucoup insistent aussi sur la disparition du personnage qui avait terrorisé leurs parents et grands-parents. Ainsi, alors que nous trouvons plusieurs mentions de dépôt effectif de verges dans les souliers ou devant la cheminée des enfants désobéissants pour les années 1890 à 1940, nous n'avons récolté qu'un seul témoignage pour la seconde moitié du 20e siècle : Alice R*, née en 1950 en région montoise, se souvient avoir reçu une fois, pour la Saint-Nicolas, un martinet (petit fouet formé de 8 ou 9 cordes au bout d'un manche de bois dont les maîtres se servaient pour châtier les écoliers) parce que, selon ses parents, elle n'avait pas été sage.

La plupart de nos témoins accréditent l'existence, dès la période 1955-1965, d'un domestique de saint Nicolas d'aspect 'un peu effrayant' mais sans danger pour eux. Ainsi, par exemple, *Hanscroufe* était alors présent au Grand Bazar de Liège, non pour faire peur aux enfants mais pour aider saint Nicolas à la distribution des « clic-clac », petits bruiteurs en forme de grenouilles, semblables à ceux utilisés par les parachutistes américains avant le débarquement de Normandie pour se reconnaître entre eux¹⁸. A Remersdael (Voeren), dans les années 1970, *Hanscroufe* se servait d'une baudruche pour frapper les enfants qui n'avaient pas été sages ou pour les menacer.

¹⁶ Edmond de la FONTAINE, *Luxemburger Sitten und Braüche*, Luxembourg, 1883, cité par Annick CHATELLIER-SCHON, *L'Almanach des vieux Ardennais. Traditions et saints de l'automne*, Bastogne, Musée En Piconrue, 1997.

¹⁷ Oscar COLSON, « Saint Nicolas, bienfaiteur de l'enfance » dans *Wallonia*, t. V, p. 189-199.

¹⁸ Marcel CONRADT, *La vraie vie du Grand Bazar de la place St-Lambert à Liège*, Liège éd. Luc Pire, 1999, p. 148.

Pendant la distribution des cadeaux, il allait chercher ceux-ci dans la réserve, les remettait à saint Nicolas, mais en profitait au passage pour donner un petit coup de baudruche. Puntition bien inoffensive, on le voit.

L'avis d'Annette, institutrice retraitée de Mariembourg, est sans appel :

Il y a longtemps qu'il a abandonné le fouet et le bâton. Dans mon école, saint Nicolas se chargeait lui-même des remontrances. Il les notait dans son grand cahier et recevait les promesses de sagesse et d'efforts consentis. Père Fouettard est un acolyte sérieux, bénévole et serviable. Il récompense ou met en garde, au même titre que son saint patron.

Le nom et l'accoutrement du compagnon de saint Nicolas en Wallonie

Si les jeunes acteurs des tournées de masques ardennaises décrites *supra* sont appelés 'les saints Nicolas', 'les domestiques de saint Nicolas' ou les 'mascarades', il n'en va pas de même pour le personnage qui accompagne le saint pour l'aider à distribuer friandises et jouets ou pour réprimer les méchants enfants.

Depuis plus de 150 ans, la partie orientale de la Wallonie utilise '*Hanscroufe*', déformé en *Hanstroufe* dans la région de Malmedy, pour le désigner. Les linguistes en font un composé de l'allemand *Hans* (Jean) et du wallon *croufe* (bosse), issu du limbourgeois *kroef* qui signifie bosse également. Cette origine germanique se trouve renforcée par le fait que le même personnage s'appelle *Hans Trapp*, en alsacien et *Hansmuff*, c'est-à-dire 'Jean qui fait la moue' en dialecte d'Eupen et de Rhénanie. Par contre, il n'y a pas de trace de *Hanscrouf* dans les régions germaniques, le seul point de concordance étant le prénom *Hans*. Au 19^e siècle, une hypothèse de Le Roy et Picard¹⁹ a proposé d'y voir le nom du fameux fabricant de jetons de Nuremberg, bien connu des numismates : *Hans Crav*. Ces jetons s'employaient dans divers jeux et se distribuaient aux grands comme aux petits enfants. Mais comment expliquer que le nom d'une marque de jouets aussi réputée que celle de *Hans Crav* ait été lue comme nom propre et déformée en région liégeoise et pas ailleurs ? Le passage de *Hans Crav* à *Hanscroufe* est phonétiquement possible, sous l'influence de *Hansmuff*, mais le raisonnement de Le Roy et Picard suscite de grandes réserves, au point de vue du sens notamment. De plus, *Hanscroufe* est bossu.

Le long de la frontière avec la France, c'est la dénomination française de 'Père Fouettard' qui est la plus commune pour désigner l'effrayant accompagnateur de saint Nicolas. Au 19^e siècle, elle se serait déclinée çà et là, en 'saint Fouettard', une appellation que l'on trouvait aussi en Suisse, ou, plus récemment en Gaume, en 'Père *Fouattard*'.

¹⁹ dans « Mélanges », *Bulletin de la Société de Littérature wallonne*, t. 2, 1858, 2^e partie, p. 51-52.

Les Cantons de l'Est l'appellent *Hansmuff* ; la région de dialecte luxembourgeois, *Houséker*, et l'extrême-ouest de la Wallonie (Tournai, Mouscron et Comines), 'saint Nicodème', un nom dont parlait déjà le baron de Reinsberg-Duringsfeld (*op. cit.*, p. 241) pour Bruges :

A Bruges, la personne représentant saint Nicolas qui allait de famille en famille pour distribuer aux enfants les présents que les parents leur avaient destinés était suivie d'un compagnon déguisée en Saint-Nicodème qui portait les verges.

Hélas, nous n'avons guère de descriptions anciennes de ces différents personnages. A l'heure actuelle, l'avis du gérant du plus important magasin de location de costumes et travestis de Liège est sans appel : la standardisation du personnage ne fait que croître d'année en année. Depuis l'ouverture de son magasin, en 1987, le valet de saint Nicolas se présente de plus en plus souvent comme un homme au visage et mains noircis, portant *knickerbockers* et blouse à manches longues, rouge et noire ou verte et bleue à rayures dorées, avec, autour du cou, une collerette blanche bordée de dentelle ou une fraise blanche, et, sur la tête, une perruque noire frisée et une charlotte assortie au costume. Le loueur professionnel l'appelle 'le ramoneur'. Il pourrait tout aussi bien l'appeler '*Zwarte Piet*' car ce n'est qu'une copie du valet flamand ou néerlandais de saint Nicolas, inspiré par la tenue des pages des 16e ou 17e siècles. C'est lui que l'on trouve désormais dans les commerces, les cortèges officiels, les fêtes estudiantines et qui, au côté de saint Nicolas, visite écoles, crèches, hôpitaux ou maisons de retraite. (j'ai une photo récente si vous voulez)

La location de ce costume est généralement couplée avec celui de saint Nicolas, alors que lorsque le client demande le 'type allemand' – que le commerçant décrit comme un 'ogre brun avec une pelisse à capuchon', il est nécessaire de passer par une confection spécifique. Ce 'type allemand' a quasi disparu aujourd'hui, sauf le long des frontières allemande et luxembourgeoise.

Jusqu'aux années 1950-1960, le personnage se présentait en Wallonie comme 'tout en noir avec un costume noir et un tissu sur sa tête qui ne laissait voir que ses yeux' (Jodoigne) ; 'une incarnation des forces répressives noire et sombre, munie d'un fouet ou d'un martinet' (Villers-sur-Semois) ; 'le visage noirci, vêtu d'une salopette rouge à capuchon serré qui lui donnait l'apparence d'un diable' (Verviers) ou encore 'tout noir avec un bord rouge pour les lèvres' (Remersdael). Adrien de Prémoriel lui attribuait 'une tignasse de cheveux rouges-vifs' (Bleid-Virton) (*Le Soir*, 6-12-1967).

Malgré cette noirceur, nous n'avons trouvé aucune référence à une quelconque origine africaine du personnage. Les témoins interrogés l'assimilent à un diable ou à un ramoneur. L'un d'eux, Albert Moxhet, féru de mythologie, explique qu'*Hanscroufe* rappelle le souvenir du dieu germano-scandinave Odin (ou Wotan), dieu à la fois maléfique et bienfaisant qui parcourait et surveillait le monde à cheval avec, sur ses épaules, deux corbeaux qui l'assistaient dans cette tâche d'inspection. De même, saint Nicolas voyage aussi dans les airs,

non pas sur un cheval, mais sur un âne, et se fait assister, non par des corbeaux, mais par le dit *Hanscroufe*. On aura compris que c'est la couleur noire des corbeaux qui explique celle de *Hanscroufe*. Albert Moxhet ajoute, ironique, 'si les corbeaux d'Odin avaient été des canaris, le Père Fouettard eut été jaune. Ce qui n'aurait pas manqué de provoquer une levée de boucliers contre un abominable racisme anti-asiatique !'

L'ensemble des personnes interrogées s'étonnent, voire s'offusquent, de la polémique créée aux Pays-Bas autour de *Zwarte Piet*, une polémique qui n'a guère eu de répercussions en région wallonne. Un journaliste de *L'Avenir*, Martial Dumont, a analysé la situation dans un article du 16 novembre 2016 intitulé 'Les francophones n'ont pas de problème avec le père Fouettard'. Il y montre qu'aucune association citoyenne n'a interpellé le pouvoir politique à cet égard. Pour le Centre pour l'Égalité des chances, il n'y a pas lieu d'élaborer une charte semblable à celle mise sur pied en Flandre car, sur le plan strictement légal, il n'y a rien à redire sur l'existence du Père Fouettard noir qui ne constitue pas une forme punissable de racisme ou de discrimination raciale. Un article du *Soir*, signé WG, précise que les dispositions pénales des articles 20 et 21 de la loi contre le racisme du 30 juillet 1981 exigent en effet une 'intention spécifique' et ce n'est pas le cas ici.